

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 31 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 31 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Diplomatie](#), [Diplomatie \(Angleterre\)](#), [Femme \(politique\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1849-10-31

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 31 octobre 1849

L'Empereur a eu raison de finir vite et avec le Turc seul. Mais je crois que Palmerston ne se console aisément d'être arrivé un peu tard. Vous connaissez sa fatuité ; il se dira : « mon oncle a suffi." Ceci ne changera point les situations à Constantinople ; votre influence à vous est là au fond, partout et de tous les jours ; celle de l'Angleterre n'est qu'à la surface et pour les grands jours ; on craint tous de vous ; on espère quelque chose de l'Angleterre. La porte n'est pas égale. Non seulement les pas en avant, mais les pas de côté, mais même les pas en arrière tout en définitive, vous profitez à vous tant votre position est forte et naturellement croissante. L'Empereur prouve un grand esprit en sentant cela, et en se montrant modéré et coulant quand il le faut. Il y risque fort peu, et probablement, un peu plus tard, il y gagnera au lieu d'y perdre. Mais ayez plus de confiance dans cette sagesse, et ne croyez pas si aisément à la guerre pour des boutades. Je suppose que Vienne restera quelque temps sans donner de successeur à Collaredo. Il faudra que Londres se contente de Keller. Vienne a raison. Montrer sa froideur sans se fâcher, c'est de bon goût d'abord, et aussi de bonne politique. L'Autriche n'en sera pas moins grande à Londres parce que son agent y sera petit. Mais le corps diplomatique de Londres descend bien. Méhémet Pacha et Drouyn de Lhuys en sont maintenant les plus gros personnages. Puisque M. Hübner est enfin venu vous voir, ce dont je suis bien aise, causez un peu à fond avec lui de la Hongrie. Ce pays- là est entré dans l'Europe. On regardera fort désormais à ses affaires. Est-ce sage la résolution qu'on vient de prendre à Vienne de maintenir, quant à la Hongrie, la Constitution centralisante de mars 1849, et de considérer son ancienne constitution comme abolie, au lieu de la modifier ? Je n'ai pas d'opinion ; je ne sais pas assez bien les faits ; mais je suis curieux de m'en faire une. Puisque M. Hübner est un homme d'esprit il vous reviendra souvent. Je me promets de m'amuser de votre visite à Normanby. Que de choses à nous dire ! Précisément les choses amusantes. On ne rit pas de loin. Vous avez bien fait de faire cette visite. Au fond, c'était, je crois la règle. Et puis il n'y a que les petites gens qui comptent toujours par sols et deniers. Vous aurez ceux là bien plus empressés. L'accompagnement dans la rue est le commencement de l'attitude. Plus j'y pense, plus je crois que mon avis tel que je l'ai dit à M. Moulin est le bon. Il vous sera revenu par Petersham. Ne se prêter à aucune demi-mesure extralégale, et pousser à la formation du plus décidé, et du plus capable cabinet conservateur possible. Les répugnances de ceux qui ont sauté le fossé de la république sont ridicules ; c'est du calcul égoïste ou pusillanime, non de la fierté. Je suis en cela de l'avis du duc de Noailles. Le Gouvernement du tiers parti ne compromet et n'use pas les conservateurs, c'est vrai ; mais il ne leur profite pas ; aujourd'hui du moins il ne leur profite plus. Et bientôt, il les mettra tout-à-fait en danger, M. Dufaure couve maintenant M. Ledru Rollin. Etrange situation ! Les conservateurs ont le pouvoir et ne le prennent pas. Cela a pu être sage d'abord ; mais ce qui est sage d'abord ne l'est pas toujours. J'en parle bien à mon aise moi qui suis en dehors. Mais pourquoi n'en parlerais-je pas à mon aise ? Onze heures Trouvez-vous étrange qu'en parlant à M. Moulin de mon plaisir à revenir à Paris, je n'aie parlé que de mon fils, et de mes livres ? Adieu, adieu, adieu. Je ne vous gronde pas. Je ne me plains pas. Vos velléités d'injustice m'irritent et me plaisent. Quant à l'air gai, je vous ajourne à la rue St Florentin. Adieu Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 31 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-31.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3213>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 31 octobre 1849

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val de l'Esch - Bruxelles; 31 octobre 1849²⁵⁹⁷
8 heures.

L'Impératrice a eu raison de
finir vite, et avec le Duce seul. Mais je
crains que l'almerton ne se console aisément
d'être arrivé un peu tard. Vous, l'empereur
la fatigue; il se dit: « mon ombre a
suffi. Ici ne changera point la situation,
à Constantinople; votre influence, à vous,
est là au fond, partout et de tous les
jours; celle de l'Angleterre n'est qu'à la
surface et pour les grands jours; on craint
tout de vous; on espère quelque chose de
l'Angleterre. La partie n'est pas égale.
Non seulement les par en avant, mais les
par de côté, mais même les par en arrière,
tout, en définitive, vous profite à vous,
tant votre position est forte et naturelle-
ment croissante. L'Impératrice prouve un
grand esprit en, sentant cela, et en se
montrant modérée et voulant quand il
le faut. Il y risque fort peu, et probable-
ment, un peu plus tard, il y gagnera
au lieu d'y perdre. Mais ayez plus

de confiance dans cette Sagesse, et ne cœmp
pus si aisément à la guerre pour de
bontades.

Je suppose que M^{lle} de Vienne portera quelque
temps sans donner de successeur à Calcedo.
Il faudra que Londres se contente de Kell.
M^{lle} de Vienne a raison. Montrez-la, froidement sans
la flâcher, soit de bon goût d'abord, et aussi
de bonne politique. L'Autriche n'en devra
pas moins grande à Londres parce que son
agent y sera petit. Mais le corps diploma-
=tique de Londres devient bien. M^{lle} de Vienne
= sachant le, plus grand personnage.

Puisque M^{lle} de Vienne est enfin venue
vous voir, le dont je suis bien aise, causez
un peu à fond avec lui de la Hongrie
le pays. Là est entré dans l'Europe. On
regardera fort désormais à ses affaires. Entre
sage la résolution qu'en vient de prendre
à Vienne de maintenir, quant à la Hongrie,
la Constitution centralisante de Mars 1849,
et de conserver son ancienne Constitution
comme abolie, au lieu de la modifier? Je
n'ai pas d'opinion; je ne suis pas assez

bien le fait; mais je suis curieux de m'en faire
une. Puisque M^{lle} de Vienne est un homme d'État,
il vous servira souvent.

Je me promets de m'annoncer de votre
visite à Normandy. Les de chez, à nous
dire! Précisément le, chez, amusantes. On
ne rit pas de loin. Vous avez bien fait de
faire cette visite. Au fond, c'est, je crois, la
règle. Le puis, il n'y a que le, petite, pour qui
comptent toujours par mots et deniers. Vous
aurez ceux-là bien plus pressés. L'accom-
= pagnement dans la rue est le commencement
de l'attitude.

Plus j'y pense, plus je crois que mon avis,
tel que je l'ai dit à M^{lle} de Vienne, est le bon.
Il vous sera revenu par Portsmouth. Ne
se prête à aucune demi-mesure extralégale,
se prouve à la formation du plus décent
et du plus capable cabinet conservateur
possible. Les républicains de ceux qui ont
sauté le fossé de la République sont
ridicules; soit du calcul égoïste ou pusilla-
= nime, non de la fierté. Je suis, en cela,
de l'avis du duc de Noailles. Le gouverne-
ment du tiers parti ne compromet et n'ose

par les conservateurs, c'est vrai; mais il ne
leur profite pas; aujourd'hui du moins, il
ne leur profite plus. Et bientôt, il les
mettra tout à fait en danger. M. Du faure
œuvre maintenant M. Ledru Rollin. Étrange
situation! Les conservateurs ont le pouvoir
et ne le prennent pas. Cela a pu être
sage d'abord; mais ce qui est sage d'abord
ne l'est pas toujours. J'en parle bien à
mon aïe, moi qui suis en danger. Mais
pourquoi n'en parlerais-je pas à mon
aïe?

Cette heure.

Trouvez-vous étrange qu'en parlant à
M. Moulin de mon plaisir à revenir à
Paris, je n'aie parlé que de mon fils et
de mes livres? Adieu, adieu, adieu. Je ne
vous gronde pas. Je ne me plains pas. Vos
vexations d'injustice m'irritent et ne plaisent.
Quant à l'air gai, je vous ajourne à la
vue St. Florentin. Adieu, adieu, adieu.